

## **Mystères de Lisbonne** de Raoul Ruiz - (Télérama du 23/10/2010)

Quand un long métrage dure près de quatre heures et demie, le qualificatif de film-fleuve coule de source. Mais le terme paraît bien faible pour "Mystères de Lisbonne", voyage au long cours où, à chaque escale, le cinéaste chilien revisite en majesté un genre cinématographique : le film d'aventures et le film de guerre, le mélodrame et le burlesque, le marivaudage et la tragédie, le polar et le roman d'apprentissage, mais aussi (mais surtout) le fantastique.

"Mystères de Lisbonne" est l'adaptation d'un classique de la littérature portugaise du XIXe siècle. Son auteur, Camilo Castelo Branco, est surnommé le "Balzac lisboète". Mais on pense davantage à Alexandre Dumas et, plus précisément, au prologue des Mohicans de Paris, quand l'écrivain présentait sur huit cents pages ses personnages et leur passé, soit un jeu d'histoires en tiroirs qui auraient pu, à leur tour, fournir la matière d'une bonne vingtaine de romans.

Voici donc Pedro da Silva, un orphelin mélancolique, souffre-douleur de ses camarades de classe dans son internat catholique de Lisbonne, qui se console avec les marionnettes de son petit théâtre de chambre ; le père Diniz, son protecteur bienveillant (Adriano Luz) ; le millionnaire Alberto de Magalhaes, un mystérieux aristocrate venu du Nouveau Monde (Ricardo Pereira), avatar lusitanien du comte de Monte-Cristo. Voici encore une noble française ivre de vengeance (Clotilde Hesme), deux soldats de la Grande Armée qui se disputent leur amie d'enfance au visage de madone (Léa Seydoux), un bandit de grand chemin vulgaire et violent...

Toutes ces figures se croisent, se succèdent et se confondent dans d'éblouissantes combinaisons narratives qui chevauchent les frontières (de la Bretagne au Brésil, via Venise et Tanger) et les années - de la période pré-révolutionnaire à la monarchie de Juillet, en passant par les guerres napoléoniennes. Raoul Ruiz a toujours été adepte des films-puzzles, parfois incomplets, au risque d'égarer les spectateurs en chemin. Mais ici, toutes les pièces s'emboîtent à la perfection. Et on se prend à rêver d'une fiction qui se poursuivrait sans autres limites que celles de l'imaginaire, où les personnages se multiplieraient encore et encore, tant le plaisir du conteur est communicatif.

Le réalisateur des "Trois Couronnes du matelot" s'autorise toutes les audaces avec une vraie malice. Il transforme un curé en héraut de l'amour charnel qui évoque "la sainteté des sentiments contre le démon des convenances sociales". Il crédite Melvil Poupaud au générique pour un rôle d'officier dans lequel il est méconnaissable, mais se garde bien de préciser que l'acteur français incarne aussi un valet où on l'identifie pourtant au premier coup d'oeil ! Et le film se conclut en beauté par un "twist", un rebondissement dramatique de dernière minute qui bouleverse toutes les perspectives.

La mise en scène est à l'unisson de ce grand récit tout en faux-semblants. Chez Ruiz, le diable se niche toujours dans les détails - un changement d'axe impromptu, une contre-plongée insolite, un décadage baroque. Dans les recoins obscurs du pensionnat de Pedro, à l'abri des rideaux cramoisis d'un palais ou derrière le judas d'une cellule de monastère, il y a toujours un élève, un serviteur ou un religieux qui épie les faits et gestes des personnes principaux. Comme au spectacle...

Le monde est une scène, et l'illusion y règne. Ruiz a toujours été un expert dans l'art de transformer les mensonges en vérité, et vice versa. Il est tout autant un maître dans l'art de rendre la réalité irréaliste. Il y a de la magie dans ses plans-séquences stupéfiants, ses travellings qui traversent les murs, sa caméra qui virevolte autour des comédiens dans des arabesques somptueuses dignes de Max Ophüls. Mais aussi, la sensation poignante d'une disparition inéluctable que le mouvement incessant de la caméra viserait à repousser au plus tard possible. Il est beaucoup question de l'au-delà dans Mystères de Lisbonne. Les personnages sont souvent pris pour des fantômes - et peut-être le sont-ils. Raoul Ruiz l'avait théorisé dans un beau film avec Marcello Mastroianni, voilà quatorze ans : ses héros ont beau connaître trois vies, au minimum, ils n'ont qu'une seule mort.

Samuel Douhaire (Télérama)